

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 21 OCTOBRE 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Quelques notes, par A. Pelletier.—Poésie : Terre de France, par A. Lemoyne.—Secret, par Haude.—Dévouement, par H. Datin.—Mondanités.—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—Hygiène, par Dr Pécault.—Personnel.—Poésie : Avarice, par O. Mayrand.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—M. L. Herbet.—Poésie : Les trois majestés, par C. Gill.—Conseils aux jeunes femmes, par Françoise.—Nos gravures.—Théâtres.—Choses et autres.—Feuilletons canadiens : Le chevalier Henry de Tonty ou Main de Fer, par Régis Roy.

GRAVURES.—Le complot devant la Haute-Cour de Paris : Le procureur-général Bernard liant son réquisitoire.—Le palais du gouvernement à Pretolia (Transvaal).—Au bal (double page).—Illustration du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes journaux ou la commission de d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous substituons par là, comme les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



L'histoire rapporte—elle est vieille et bien connue—qu'un riche anglais, un noble lord, annobli pour avoir brassé beaucoup de bière ou d'affaires, je ne sais plus au juste, voulant se guérir d'une maladie réputée incurable dans le Royaume-Uni, la francophobie, consulta les principaux médecins du pays, qui ne purent que lui donner des conseils qu'il était incapable de comprendre.

Du reste ce n'était pas ce qu'il demandait.

Ce qu'il voulait, c'était un remède agissant promptement, à la manière des mouches noires, de la pierre infernale, d'un laxatif énergique ou d'un émétique violent, et pouvant le débarrasser des microbes anti-français qui lui trychinaient le sang et le cerveau.

Il offrait un bon prix, la chose fut vite connue, et, malgré tout, non seulement le remède n'arrivait pas, mais le noble lord devenait francophobe enragé à tel point qu'il ne pouvait plus boire ni vin français, ni eau, et qu'il en était réduit à absorber des quantités invraisemblables de gin et de scotch, tout comme un bon président de société de tempérance.

De plus, il était évidemment arrivé à être Dreyfusard à tous crins et offrait au fameux traître toutes ses

filles en mariage, si l'envie de divorcer venait à l'ancien seigneur de l'île du Diable.

On allait l'envoyer aux loges quand, un beau jour, un brave garçon, un Jersiais, descendant d'un des conquérants de la vieille Angleterre, lui enseigna un remède garanti ; c'était de se procurer et de porter la chemise d'un homme heureux et chanceux. Il le connaissait.

C'était un pauvre diable, vivant de peu, toujours chantant heureux et content de son sort.

On lui offrit une somme folle pour sa chemise.

Hélas ! Il n'en avait pas !

. C'est depuis cette aventure que le bruit s'est accrédité que l'homme heureux ne pouvait pas avoir de moyens de se procurer une chemise.

Dieu merci ! c'est une erreur.

Il existe un homme heureux et chanceux à Montréal. Il a une chemise et il est avocat.

C'est du moins ce que nous lisons tous les jours en ouvrant un journal, sous le titre "Un homme chanceux." "Un homme heureux." "A very lucky man."

Le Montréalais en question est arrivé au bonheur en gagnant le gros lot d'une loterie quelconque et va pouvoir guérir le noble lord anglais, en lui envoyant une de ses chemises, puisqu'il en a plusieurs.

L'homme heureux est un avocat. Qui l'eût cru ?

Pas moi, à coup sûr, et pour dire le vrai, je ne le crois encore qu'à demi, bien que j'aie vu la chose imprimée.

Je ne le crois pas tout-à-fait, parce que je suis sous l'impression que cela doit horripiler l'heureux gagnant, de lire son aventure publiée partout, en plus d'une langue, et de se voir en tous lieux qualifié d'homme heureux, chanceux, veinard, privilégié, nageant dans un seau de félicité, tout cela parce qu'il a eu un bon numéro dans une loterie pseudo-artistique.

Quoi qu'il lui arrive, désormais, il n'a plus le droit de se plaindre. Il est l'homme chanceux. S'il est malade, personne n'y croira, c'est l'homme chanceux. S'il est triste, c'est qu'il dissimule son bonheur, c'est l'homme chanceux. S'il s'ennuie, il s'arroge un droit qui ne lui appartient pas ; n'est-il pas l'homme chanceux ?

Et dire que certaines gens appellent ça le bonheur, la chance !

A la place de l'avocat chanceux, je demanderais et même j'ordonnerais aux directeurs de la loterie nationale de me ficher la paix, de me laisser tranquille et de ne plus publier ainsi mon nom.

De moins, il pourrait avoir alors la véritable chance de dormir sans être toujours poursuivi par cet affreux cauchemar de se faire appeler partout l'homme chanceux.

. Mais, cette francophobie qui distingue à un si haut point les insulaires de la Grande-Bretagne, n'est peut-être en réalité que le résultat d'une affection de leur organe visuel qui ne leur permet que de voir de loin, à la manière des presbytes.

Ils voient parfaitement la petite parcelle de chaume qui s'égare dans l'œil de leurs voisins de l'autre côté de la Manche, mais ils ne peuvent distinguer l'éncrimité du végétal qui a pris racine dans l'orbite sourcilieuse de leur nation.

De cet arbre si grand, qu'un cheval au galop Mettrait plus de cent ans à sortir de son ombre

je vais détacher quelques feuilles,—il n'y paraîtra pas—quelques petites feuilles qui pourront nous renseigner sur la moralité de la classe dirigeante britannique.

—Il y a quelques temps, le fils aîné de lord Haldon, destiné à occuper le siège de son père à la Chambre des Lords, a avoué, dans un procès civil, avoir forgé sur un billet, la signature de sa mère. L'usurier qui l'avait escompté, réclama au justice de lady Haldon, le montant du billet, \$47,500,—rien que ça,—mais la défenderesse refusa de payer en disant qu'elle n'avait jamais signé le billet et fit sommer son fils de comparaître comme témoin en sa faveur.

Le fils reconnut le bien fondé de la défense de sa

mère et avoua qu'il avait forgé sa signature. Le demandeur fut débouté de son action, et lady Haldon, qui est déplorablement riche, gagna son procès... aux dépens de l'honneur de son fils.

Celui-ci—un chançard, *a very lucky man*—échappa aux poursuites criminelles, grâce à l'habileté de son avocat, qui parvint à persuader aux juges, que le vrai coupable était l'usurier, qui savait parfaitement que la signature de lady Haldon était fausse, mais qu'il avait escompté quand même le billet avec dix pour cent d'escompte, en disant qu'il était bien sûr que la famille paierait.

Le noble faussaire pourra siéger plus tard à la Chambre des Lords.

La justice anglaise n'est-elle pas égale pour tous ?

Lord William Nevil, fils du marquis d'Abergavenny, purge en ce moment une condamnation à cinq ans de travaux forcés, pour avoir forgé la signature de son ami, le capitaine Clay.

Le chirurgien-major des Horse-Guards, le Dr Collins, médecin le plus en vogue des femmes du grand monde de Londres, est dans le même cas pour avoir forgé la signature d'un de ses camarades, le riche capitaine Selwyn.

Un autre officier des Horse-Guards, appartenant à une grande famille, le capitaine Scott-Saunders, est au bagne pour avoir signé sur un billet le nom de lord Landsborough.

Il y a un an, Jay, le célèbre usurier de Londres, demanda à sir Tatton Sykes le paiement de plusieurs billets portant son nom. Sir Tatton refusa en disant que sa signature avait été forgée, et la cour admit ce moyen de défense. Ce n'est cependant un secret pour personne que c'est sa femme, lady Tatton, qui est la coupable, et celle-ci continue à être reçue dans le monde, avec les mêmes égards qu'avant cette terrible et déshonorante aventure.

Lady Gunning est actuellement au pénitencier pour avoir forgé la signature de son père et de plusieurs autres parents. Elle appartient à la famille des Churchill, dont le chef est le duc de Marlborough.

Je n'avais cueilli qu'un des plus petits rameaux de l'arbre, qui grandit toujours dans l'œil de John Bull. Je m'arrête, bien que j'aperçoive près de moi une branche bien faite pour tenter un amateur, car elle a près de quatre-vingts feuilles, dont chacune porte le nom d'un lord compromis dans les affaires véreuses de Hooley, de frauduleuse mémoire.

Tout cela n'est guère en faveur de la haute société anglaise, et la gangrène démoralisatrice qui la ronge est déplorable, mais ce qui l'est plus encore, c'est l'effet produit sur la classe qui peine, qui souffre et qui est témoin des vilénies commises par ceux qui, riches, pourraient vivre honnêtement si leurs passions mauvaises ne les rendaient pas vils et méprisables.

. Mais voici que le vent du Nord nous apporte des cris, des plaintes, des prières, des râles, des sanglots mêlés à des blasphèmes, des hurlements d'ivrognes et des ricanements démoniaques.

Hélas ! ce sont des femmes à l'agonie et des hommes qui, près d'elles, se vautrent dans une orgie sans nom !

C'est un naufrage ! c'est une scène suprême de courage, de lâchetés ; c'est l'humanité dans toute sa beauté et dans toute sa laideur.

Ici, une partie de l'équipage qui lutte héroïquement ; là des chauffeurs qui boivent et qui volent. Le vent est froid, la mer est glacée, une chaloupe sombre entraînant dans la tombe des femmes aux cheveux blancs et de belles jeunes filles à la tête blonde, et, dans la tempête de jurons des bandits, d'ordres donnés par les officiers calmes et dignes, d'appels désespérés et d'invocations au ciel, deux voix graves murmurent des paroles de pardon. Ce sont celles de deux prêtres qui donnent l'absolution *in extremis* à ceux qui vont mourir.

C'est le naufrage du *Scotsman*, dans le détroit de Belle-Isle.

Mais à quoi bon aller plus loin, vous en connaissez les détails et il n'est que trop vrai qu'une partie de